

6



Dernière miniature de Madame Elisabeth au Temple
(1793)

Madame Elisabeth

*L'étoffe d'un roi
et d'une sainte*



Madame Elisabeth (1788) à 24 ans

*Noëlle Destremau
Février 1994*

Préambule

« Il y avait du guerrier dans cette jeune femme qui devait mourir en héros ».

Cette phrase est écrite par les Goncourt au sujet de Madame Elisabeth que les femmes de la Halle surnommaient "la Sainte-Geneviève des Tuileries".

Quand on se penche sur cette princesse de 25 ans qui aurait voulu, en 1790, que son frère, le Roi, quitte Paris, monte à cheval et entreprenne la reconquête de son royaume à la tête d'une armée, on ne peut nier que l'âme d'Elisabeth de France est celle d'un capitaine et aussi d'une sainte. Il convient de la comparer à cette Pucelle d'Orléans, cette Jeanne d'Arc, bergère et chef de guerre qui conduisit à la victoire les armées du Dauphin Charles en levant son étendart sur lequel on pouvait lire "Jésus-Marie".

Chapitre Premier

Une petite princesse de France

Elisabeth, Philippine, Marie-Hélène, petite-fille de Louis XV, fut la sœur de trois rois : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X - et d'une reine, Clotilde, souveraine de Piémont et de Sardaigne. Cette petite Elisabeth, née sur les marches d'un trône, passe la plus grande partie de sa vie à Versailles, où elle est née, le 3 mai 1764, et où la monarchie va mourir, vingt-cinq ans après.

Madame Elisabeth est le dernier enfant du Dauphin Louis et de Marie-Josèphe de Saxe. Mais elle connut bien peu ses parents qui la laissèrent orpheline à trois ans. Le Roi Louis XV, son grand-père, s'occupe d'elle mais cette petite fille, d'un caractère fier et décidé, donne beaucoup de peine à sa première gouvernante, Madame de Marsan, et se montre rebelle à l'autorité. Très consciente de son rang, Elisabeth a respiré l'air de la Cour car l'idée que sa naissance la met au-dessus des lois communes développe son orgueil enfantin. "A quoi bon apprendre à lire ?", dira-t-elle à six ans. N'y a-t-il pas toujours auprès des princes et des princesses, des hommes et des femmes dont c'est la charge ?

Et, si on emmène les petites filles dans quelque couvent, Clotilde se laisse bonnement embrasser par les religieuses. Mais Elisabeth leur tend seulement sa petite main à baiser ! "Une petite sauvageonne, écrira d'elle la Comtesse d'Armaillé, avec je ne sais quoi d'entier et de rebelle !" Quand on sait l'humilité vraie et profonde de Madame Elisabeth, devenue femme, on mesure les efforts qu'elle a dû faire pour dompter sa nature et vaincre ses défauts ...

Cependant, dès l'enfance, la petite princesse révèle une de ses qualités principales : elle se penche et se penchera toujours sur les autres et elle aime à les rendre heureux. Voici le récit d'une

scène émouvante et parfaitement authentique où Elisabeth, à six ans, joue déjà le rôle d'un roi de France.

Avec leur gouvernante, Madame de Marsan, Clotilde et Elisabeth se promenaient souvent dans le joli village de Montreuil proche de Versailles. Une après-midi d'été, une pauvre paysanne se jette aux pieds de la petite Elisabeth : "Bonne princesse, dit-elle, ma fille chérie va mourir, vous seule, qui êtes du sang des rois, vous pouvez la sauver en la touchant. Je n'ai plus qu'elle, bonne princesse, venez, sauvez Louison !" Cette maman veuve, qui voit mourir son enfant, pense aux écrouelles que les rois de France, le jour de leur sacre, ont le pouvoir de guérir. Elisabeth doit avoir le même charisme et, dans sa simplicité, la bonne paysanne l'invoque.

La petite princesse s'arrête, tout étonnée, mais Madame de Marsan interroge : "Quelle est donc la maladie de la petite villageoise ?"

Hélas, c'est la variole, si fréquente à l'époque, si contagieuse, si dangereuse ! La gouvernante emmène bien vite les petites filles mais, le lendemain, on revient se promener à Montreuil, rue Champ la Garde, et Elisabeth s'arrange pour rester en arrière, et puis elle s'échappe ... Elle court jusqu'à la ferme de la petite malade, elle ouvre la porte : voici Louison sur son lit, toute blanche, sa mère à ses côtés. Est-elle encore vivante ? La petite princesse n'hésite pas, elle se penche sur la malade, la prend dans ses bras, l'embrasse tendrement ...

Et quand Madame de Marsan arrive en hâte, elle trouve Louison assise sur son lit qui bavarde gaiement avec Elisabeth ! La gouvernante emmène bien vite la jeune princesse en lui reprochant sa désobéissance : mais Louison est guérie et elle attribuera toujours ce "miracle" au pouvoir de la fille des rois de France. Et, plus tard, Louise sera la femme de chambre dévouée de la princesse quand Louis XVI aura donné à sa jeune sœur le Pavillon de Montreuil où elle passera des journées de bonheur et de bonté.

Chapitre Deuxième

L'éducation d'Elisabeth

Avant de devenir, à 17 ans, maîtresse de maison du joli domaine de Montreuil, la jeune princesse, comme tous les enfants de France, a joué son rôle à la Cour et reçu l'éducation très sérieuse que le Roi Louis XV fait donner à ses petits-enfants.

Elisabeth, toute petite fille encore, voit arriver, au Château de Versailles, sa jeune et charmante belle-sœur, l'Archiduchesse Marie-Antoinette qui va devenir Dauphine et se prend tout de suite d'affection pour les deux petites orphelines, Clotilde, douce et bonne, et Elisabeth dont le caractère deviendra si gai et si agréable que ses frères diront d'elle : "Babet est un perpétuel printemps !"

Une nouvelle gouvernante, Madame de Marsan, s'occupe des jeunes princesses et sa fille, Angélique, devient la compagne d'Elisabeth et, pour toujours, sa meilleure amie. Madame Elisabeth, dont le jugement est très sûr, a toujours su parfaitement choisir ses amies ; l'amitié tient, dans sa vie, une très grande place et, à quinze ans, elle écrit : "L'amitié est une seconde vie qui nous soutient en ce bas monde !"

L'amitié et les affections familiales. On a pu dire que Madame Elisabeth reste le modèle des sœurs ! La reine, elle, la défendra toujours contre les médisances et les calomnies avant de devenir sa seule compagne et son seul soutien dans la sinistre prison du Temple. Ses frères, Elisabeth les aime profondément : le Comte de Provence, dont elle admire l'intelligence, le Comte d'Artois, plus proche d'elle, gai, aimable, courtois qui a toujours eu une grande intimité avec sa jeune sœur, et le futur Louis XVI sur lequel Elisabeth fixe un regard débordant de respect et

d'affection. La clairvoyance de la jeune princesse, une de ses très grandes qualités, lui fait négliger les apparences de timidité et de brusquerie de Louis et comprendre sa valeur profonde. Marie-Antoinette mettra beaucoup de temps à découvrir le mérite de son mari mais Elisabeth le comprend très vite : "Le Roi est bien bon, écrit-elle, bien supérieur à toute la Cour réunie».

Cette entente profonde entre le grand frère et la petite sœur, la vie et surtout les malheurs ne feront que l'approfondir. Louis XVI sait d'ailleurs très tôt quel véritable appui il trouve dans Elisabeth et, quand on parlera de couvent pour la Princesse, le Roi lui dira : "J'ai besoin de vous» et, de toute sa tendresse, de toute son énergie, Madame Elisabeth aidera ce monarque si honnête et si soucieux du bien de son peuple : elle partagera toujours avec lui les bons et les mauvais jours.

Un matin de mai 1774, voici un triste évènement : le Roi Louis XV meurt et le Dauphin et la Dauphine deviennent de très jeunes souverains qui pleurent d'angoisse et d'émotion. La petite Princesse, elle, agenouillée sur le palier, un cierge à la main, unit ses prières à celles de toute la Cour mais elle comprend déjà qu'elle est emportée dans un monde nouveau ... On l'emmène, avec sa sœur, au Château de la Muette et la Cour prend le grand deuil. A la Procession du 15 août 1774, on remarque, à côté du Roi et de la Reine, les deux petites Mesdames, vêtues de robes blanches ornées de rubans bleus et, comme les nouveaux souverains, elles seront partout follement acclamées ...

Madame Elisabeth a d'ailleurs déjà fait ses débuts dans la vie officielle : elle s'est promenée, avec sa sœur Clotilde et leur gouvernante, sur les boulevards de la capitale, elle a distribué des biscuits et des macarons aux enfants dans le jardin des Tuileries ; et les bravos ont éclaté : "Vivent les Princesses !" Un jour même, dans une grande foule, Madame Elisabeth a dû s'accrocher aux basques au futur Louis XVI qui a dit, bien haut, en la soulevant dans ses bras : "Au moins, Messieurs, prenez garde, je vous prie de ne pas étouffer ma petite sœur, si vous

désirez qu'elle revienne !» Et la foule s'est écartée en battant des mains et en poussant des vivats !

Cependant la petite Princesse ne se contente pas d'assister aux réceptions et de se faire applaudir ; elle s'instruit, très sérieusement, comme les autres enfants de France. Pour elle, sept heures d'études par jour : religion, histoire, géographie, latin, langues vivantes, dessin et musique, sciences et mathématiques. Celles-ci passionnent Elisabeth et aussi les vertus des plantes que lui fait connaître le médecin botaniste Le Monnier. Elisabeth, qui raffolle de la nature, ne se lasse pas des longues promenades dans les champs et les bois, à pied ou à cheval, car elle monte à la perfection. Dans les bois de Versailles où elle chevauche, souvent avec son frère Artois, la Princesse sait découvrir de pauvres cabanes et y apporter secours et joie. Une de ses amies écrira : "Madame Elisabeth a été se promener dans les bois, avec moi ; elle y a rencontré une pauvre femme qui ramassait de petits morceaux de bois et nous a demandé la charité. Notre Princesse a fouillé dans sa bourse, avec sa vivacité ordinaire, et cette pauvre femme s'est jetée à genoux, remplie de joie».

L'étude, les promenades mais aussi, pour Elisabeth, l'apprentissage de la vie à la Cour que les Princesses de France doivent connaître parfaitement. La jeune Princesse apprendra à danser le menuet et la gavotte ; elle étudiera le clavecin et le chant, elle saura réciter de petites fables que l'on se plaît à lui demander. Très jeune, elle connaîtra aussi le théâtre, cette excellente école qui apprend à s'exprimer avec aisance et à ne pas craindre le public. Le théâtre d'amateurs est fort à la mode et il prépare parfaitement à la vie en société. La petite Babet, comme on surnomme Elisabeth, représentera avec ses frères des proverbes, chez leur tante, Madame Adélaïde ; elle apprendra ses rôles dans de petites pièces moralisatrices, les "Berquinades", composées par sa gouvernante. Ainsi, la petite fille, déjà gracieuse et charmante, saura-t-elle bientôt saluer, se présenter, sourire, répondre et remercier dans toutes les "compagnies" ; elle

sera le rayon de soleil de la Cour dans son enfantine simplicité.

Elisabeth aimera beaucoup le dessin que le maître Van Blarenberghe lui apprendra ; pendant toute sa courte vie, elle ira peindre et dessiner dans la nature et nous avons gardé d'elle de fort jolis tableaux. Quant à la broderie, le triomphe des dames du temps passé, Babet la réussit si bien qu'une de ses servantes lui dira : "C'est vraiment dommage que Madame soit si habile ! Cela conviendrait si bien à des filles pauvres : ce talent leur suffirait pour gagner leur pain et celui de leur famille».

La jeune Princesse s'attachera toujours à la vraie beauté, elle aimera les beaux meubles, les belles étoffes, les beaux jardins, les beaux chevaux et, dans son domaine de Montreuil, elle saura créer un décor d'une exquise simplicité. Elle-même, tous les contemporains le disent, a un charme incomparable dans sa fraîcheur et sa grâce ; sans doute n'est-elle pas vraiment jolie mais chacun admire son front noble et élevé, ses beaux cheveux châains, ses yeux bleus, son sourire aimable et son teint éblouissant.

Et aussi cette dignité qui en impose sans qu'elle le cherche. La Princesse aurait été tout à fait à sa place sur un trône mais Elisabeth ne voudra jamais penser à un mariage qui lui aurait fait quitter sa famille et sa patrie : elle aime autant les siens que la France. On a dit qu'elle avait une vocation religieuse : en tout cas sa profonde piété se révèle dès l'enfance et ne fera que s'approfondir au cours de ses terribles épreuves. Elisabeth sera toujours tout abandonnée à la Providenc et, petite fille, elle se plaît beaucoup chez les Dames de Saint-Cyr et aussi au Carmel de St-Denis où sa tante Louise, fille de Louis XV, est religieuse.

Babet n'a que dix ans quand elle dit à sa sœur Clotilde, avec le plus grand sérieux : "C'est aux chrétiens de prier pour ceux qui ne le sont pas comme c'est aux riches de donner aux pauvres». Sa religion, Elisabeth a toujours désiré en faire partager la douceur et les consolations.

Le 13 août 1775, une petite Elisabeth, agenouillée dans la Chapelle du Château fera sa Première Communion et un profond changement aura lieu dans son caractère ; l'enfant de onze ans indocile, volontaire, orgueilleuse deviendra douce, obéissante et humble mais elle gardera cette force d'âme que nulle épreuve ne pourra abattre ...

Grâce aux lettres de Madame Elisabeth, quelque trois cents lettres qui nous sont parvenues et qui ont jalonné sa vie, nous pouvons connaître quelque chose de ce cœur, à la fois royal et chrétien que la foi remplit tout entier ; la jeune Princesse se laisse deviner derrière la gaieté et même l'enjouement de ces pages charmantes, écrites au courant de la plume. Nul apprêt, nulle monotonie dans ces lignes adressées à la famille ou aux amies de la jeune Princesse. Elisabeth n'est pas un auteur : elle ouvre tout simplement son âme à ceux qu'elle aime comme une sœur, une amie, une française, une chrétienne. Des lettres où la fraîcheur, la bonté ou la malice se mêlent à la piété profonde, au sérieux et parfois à l'abnégation héroïque ...

Chapitre Troisième

Les années de l'adolescence

La maturité du jugement de la jeune Princesse et sa conduite exemplaire décident le Roi à devancer les usages de la Cour et à déclarer sa sœur "sortie de l'éducation" en lui constituant une maison en 1778.

La Comtesse Diane de Polignac sera dame d'honneur.

La Marquise de Sérent, dame d'atours.

Le Comte de Coigny, chevalier d'honneur.

Le Comte d'Adhémar, premier écuyer.

L'Abbé de Montaigu, aumônier.

L'écrivain Chamfort, bibliothécaire

et les "dames pour accompagner" seront les amies de la Princesse : Mesdames de Bombella, de Canilhac, de Causans, de Bourdeilles, de Tilly, de Mellefort.

Cette Elisabeth de quatorze ans possède déjà le tact nécessaire pour faire régner la paix dans son entourage ; elle garde une prudente réserve envers Madame de Polignac, ambitieuse et intrigante, mais belle-sœur de l'amie de la Reine.

D'importants événements s'étaient déjà succédés dans la vie de la jeune Princesse ; l'année 1775 avait vu le Sacre du Roi Louis XVI, la Confirmation et la Première Communion d'Elisabeth, le mariage et de départ de sa sœur Clotilde.

Le sacre du Roi à Reims fut émouvant et superbe. Marie Antoinette est arrivée, le 8 juin, avec les Princesses de la famille royale et le jour du Sacre, 11 juin, Elisabeth se trouve aux côtés de la reine, à l'entrée du Chœur de la cathédrale. C'est avec la plus grande attention qu'elle suit ces longues et belles cérémonies qui feront de Louis l'oint du Seigneur ; quand l'Archevêque et les

Pairs de France embrassent le Roi et crient trois fois "Vivat rex in æternum", la Reine éclate en sanglots. Elisabeth pleure aussi et crie de tout son cœur avec la foule : "Vive le Roi, Noël, Noël !" Et puis Louis XVI, à cheval, se rend à l'église abbatiale de Saint-Rémi et pose ensuite la main sur la tête des 400 malades des écrouelles tandis que le Prince de Beauveau répète : "Dieu te guérisse, le Roi te touche !"

La Confirmation et la Première Communion d'Elisabeth qui la transforment si profondément, comme nous l'avons vu, sont suivies du départ de Clotilde pour Turin où elle va rejoindre son époux, le Prince de Piémont. C'est Elisabeth qui porte la traîne de sa sœur, le jour des fiançailles, 16 août 1775 et le 27 août, la jeune Princesse se sépare de cette sœur qu'elle ne reverra jamais. La Reine écrira : "Ma sœur Elisabeth a montré au départ de sa sœur, une sensibilité charmante et bien au-dessus de son âge. Cette pauvre petite a été au désespoir et s'est trouvée mal" et la Reine, comme le Roi, s'occuperont beaucoup de la petite Princesse.

Et les années passent. Voici le mariage de la chère Angélique de Mackau, l'amie d'enfance de Babet. Elle épousera, en 1778, le Marquis de Bombelles, un diplomate, et sera nommée "dame pour accompagner" d'Elisabeth qui lui dit : "Enfin, voici mes vœux accomplis ! Tu es à moi ! Dis bien au Marquis que je te donnerai des congés quand il voudra».

A la fin de l'année, la France entière fête l'heureuse naissance, décembre 1778, du premier enfant de Louis XVI, cette Madame Royale dont Elisabeth s'occupera, toujours avec tant de tendresse : qui peut prévoir alors que la tante servira de mère à la nièce dans le donjon du Temple ?

Les Dames de la Princesse se réuniront pour faire entendre à Madame Elisabeth la chanson composée en son honneur ; voici la première strophe :

*"Elisabeth est une fleur
Au lever de la tendre aurore
Elisabeth a la fraîcheur
De la rose qui vient d'éclorre".*

et la Princesse répond :

*"Quoiqu'à seize ans et dans la fleur de l'âge
J'ai la raison de connaître le prix
D'un âge mûr, du goût et de l'esprit
Et j'en dirai fort bien les avantages".*

Et le mariage d'Elisabeth ? Il en est beaucoup question et plusieurs partis se présentent mais nous lisons dans les Mémoires de la Baronne d'Oberkirch : "J'eus l'honneur d'être placée près de Madame Elisabeth ; elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté et elle refusait tous les partis pour rester dans sa famille".

Elisabeth avait dit : "Je ne puis épouser que le fils d'un Roi et le fils d'un Roi doit régner sur les Etats de son père ; je ne serais plus française et je ne veux pas cesser de l'être». Quelle magnifique Reine, cependant, aurait fait Madame Elisabeth !

Chapitre Quatrième

La "maison d'Elisabeth" à Montreuil

La Princesse de Guéménée possédait, à Montreuil, un joli Pavillon entouré d'un grand jardin mais son mari fit une faillite retentissante et fut obligé de vendre la propriété, huit hectares, sur le Chemin de Versailles, aujourd'hui Avenue de Paris. Un pigeonnier, des Communs, des écuries pour neuf chevaux, une chapelle et la Maison, élégante et simple, dans le style de la fin du XVIII^e siècle: le Roi achète le tout et le destine à sa sœur.

Au cours d'une promenade avec Elisabeth, la Reine s'arrête à Montreuil où la jeune Princesse est souvent venue jouer, petite fille. Marie Antoinette lui dit : "Vous êtes ici chez vous. Ce sera votre Petit Trianon. Le Roi se fait un plaisir de vous offrir ce cadeau et me laisse la joie de vous l'annoncer».

Madame Elisabeth ne peut croire à son bonheur ! Elle parcourt la maison, le boudoir, la bibliothèque, la salle à manger, la salle de billard et puis les nombreuses chambres du premier et du second étage et la jolie chapelle sur la Cour d'Honneur. Et le grand jardin avec la belle allée de tilleuls où Babet a couru bien souvent ...

"Les Grâces, en riant, dessinèrent Montreuil", écrira le poète Delille. Elisabeth pourra meubler et arranger à son goût, qui est exquis, son nouveau domaine : elle plantera des arbres, elle dessinera des allées, elle deviendra la marraine d'une cloche de l'église St-Symphorien, toute proche. Elle sera si bien chez elle que le Pavillon de Montreuil est appelé, aujourd'hui encore "Maison Elisabeth".

La Princesse ira, presque chaque jour, de Versailles à Montreuil, à pied ou à cheval, avec son écuyer, le Comte d'Adhémar et ses dames. Et, dans le domaine enchanté, chacun s'occupe à sa guise, musique, lecture, jeux, promenades, conversations : "Notre vie à Montreuil, raconte Madame de Bombelles, était pareille à celle que la famille la plus unie passe dans un château à cent lieues de Paris !" Une vie simple et heureuse, partagée entre la nature, l'amitié, les distractions mais aussi la prière et la charité. Toutes ces amies de vingt ans forment à la Princesse un entourage jeune et gai, aux robes blanches et aux chapeaux de paille à longs rubans ; mais dans l'entourage charmant de Madame Elisabeth les intrigues galantes, les médisances et les calomnies sont bannies. On sait, à Versailles, que les conversations légères ou malveillantes cessent dans le salon où entre la Princesse.

A Montreuil, Elisabeth reçoit souvent ses frères et belles-sœurs et sa porte est toujours ouverte aux villageois. Et la Princesse aime tant les enfants qu'elle en remplit son petit domaine : les enfants du roi, du Comte d'Artois, de ses amies mais aussi les petits paysans qui viennent jouer dans les allées avec la fameuse petite voiture, tirée par une chèvre, qui se trouve toujours à Versailles ...

Madame Elisabeth organise très vite, à Montreuil, sa vie de charité, la distribution du lait aux enfants (l'histoire du vacher suisse, le Pauvre Jacques est resté célèbre !), les paniers remplis d'œufs et de légumes que le portier a ordre de ne jamais refuser à ceux qui se présentent, et bientôt un vrai "dispensaire" comme nous dirions aujourd'hui. Le Docteur Le Monnier donne chaque matin des consultations aux malades du village et la jeune Princesse est là qui administre les remèdes et panse les plaies.

Toujours gaie, toujours aimable et d'une inlassable charité, Elisabeth se prive souvent pour mieux donner et elle ouvre à tous sa maison, son jardin, sa bourse, son cœur ! Pendant le terrible hiver 1783-1784, elle logera les pauvres de Montreuil dans son Orangerie, où ils auront chaud, malgré le désespoir du jardinier qui verra mourir de froid ses beaux orangers, mis dehors !

Le Comte de Fleury écrira : "On pense si ces repas à Montreuil étaient gais ! Madame Elisabeth taquinait avec enjouement ses amis et les enfants présents". Cette gaieté, un véritable don, Elisabeth ne la perdra jamais puisque, aux heures les plus sombres, elle écrira à son confesseur : "Dieu m'a fait la grâce de me conserver la gaieté ...". Et dans une des lettres de la Princesse, on lit : "La joie est une des plus irrésistibles puissances du monde, elle apaise, elle désarme, elle conquiert. Ne vous affligez jamais car la joie en Dieu est la force".

C'est à Montreuil que la Princesse passera les meilleurs moments de sa vie mais elle ne néglige nullement ses devoirs à la Cour de Versailles et même à Trianon, auprès de la reine. Elisabeth se tient et se tiendra toujours à son rang, le second, mais, à l'ombre de la reine, la jeune Princesse répand son parfum de simplicité et de bonté et Marie Antoinette dira "qu'il n'y a rien de si aimable que Madame Elisabeth, qu'elle ne la connaissait pas encore bien mais qu'elle en avait fait son amie et que ce serait pour toute la vie".

Nous savons que la Princesse consacre beaucoup de temps aux exercices religieux ; le jeune Comte d'Hézecques en a été très frappé et ému. Tous les jours, Elisabeth a ses heures marquées pour l'examen de conscience, la prière, les lectures pieuses et, comme une religieuse, elle récite l'Office en entier. Nous savons aussi qu'elle reçoit souvent les Sacrements et voici ce que nous lisons dans une de ses lettres à son amie Causans : "Il y a de cruels moments à passer dans la vie mais c'est pour arriver à un bien précieux pour quiconque est un peu pénétré de l'amour de Dieu", et la Princesse ajoute, avec son humilité habituelle : "Quoique je vous exhorte. Je suis bien loin d'être pénétrée des grandes vérités dont je vous parle. Pardon de mon sermon !"

Elisabeth refusera l'honneur que lui font les Chanoinesses de Remiremont : elles veulent l'élire Abbessse en 1786, à la mort de Charlotte de Lorraine et Louis XVI dira plus tard : "Ma sœur ne voulut pas pour rester avec nous". Cette abbaye était d'ailleurs trop mondaine pour la Princesse et c'est avec peine que Louise

de Condé, aussi simple et pieuse que sa cousine Elisabeth, devint Abbessede de Remiremont en 1786.

1786, c'est aussi l'année de la douloureuse Affaire du Collier qui ébranlera le Trône de France. Elisabeth ne s'en mêle aucunement mais l'Histoire sait qu'avec sa clairvoyance habituelle, la Princesse a tout de suite deviné une intrigante dans la personne de la Comtesse de Valois qui cherche, en vain, à se faire recevoir de Madame Elisabeth.

1786, l'approche de la tempête se fait déjà sentir. Louis XVI renvoie le Ministre Calonne et, en avril 1787, on convoque les Notables. "J'espère qu'il en résultera du bien, écrit la Princesse : mon frère a de si bonnes intentions, il désire tant le bien et rendre ses peuples heureux !" et elle accepte avec courage, comme les souverains, des restrictions dans ses dépenses. Au premier écuyer du Roi, elle dira : "Les réformes sont indispensables, le roi veut donner l'exemple dans sa Maison. Je vous demande que les premiers chevaux supprimés dans son écurie soient les miens". et elle ajoute : "Promettez-moi que vous me garderez le secret sur cette offre".

Et, tandis que l'on placarde, Place Vendôme, "Vive Louis XVI, dernier Roi de France", Madame Elisabeth veille sur les dépenses de Montreuil et se montre sévère pour elle-même : "400 livres, je ne puis" dit-elle en refusant une jolie garniture de cheminée qui lui fait grande envie, "avec cette somme, je puis monter quatre petits ménages". Et la Princesse constate avec tristesse que les paysans ne saluent plus, quand on les rencontre, tandis que, chez le Duc de Brissac où l'on fête l'Épiphanie, le 6 janvier 1788, quelqu'un dira : "Pourquoi tirer les rois ? Nous n'en avons plus !"

Rappel de Necker et seconde Assemblée des Notables, novembre 1788 : "Ma sœur, dit Louis XVI à Elisabeth, je ne peux redouter cette Assemblée : tout ce qu'elle me proposera d'utile pour la France, je suis prêt à l'accepter". "Je le crois, répond Elisabeth, mais méfiez-vous du Duc d'Orléans". Elle a compris que le

Palais Royal était un nid d'intrigues et c'est avec sa lucidité habituelle qu'elle écrit, en parlant des délibérations des Notables : "Tout cela est triste, presque autant que le temps !"

L'hiver 88-89 sera terrible ; le charbon n'arrive pas à Paris, les fleuves sont gelés, les ports pris par la glace, la misère atroce et Elisabeth, de toutes ses forces, essaie d'aider les plus malheureux. Le vacher Jacques distribue aux enfants tout le lait des vaches de Montreuil ...

Les malheurs se succèdent, d'ailleurs, et tandis que l'ouverture des États Généraux, longtemps remise en cause, est décidée, la santé du Dauphin donne de plus en plus d'inquiétudes et Marie Antoinette pleure dans les bras d'Elisabeth !

Cependant, tout est prêt, à Montreuil, pour fêter les 25 ans de la Princesse qui pourra, dès le 3 mai 1789, coucher enfin dans sa chère Maison : on lui prépare un joyeux anniversaire ! Hélas ! Les députés arrivent, le Chemin de Versailles est rempli de monde, même la nuit, et Elisabeth comprend tout de suite que des troubles graves peuvent menacer le Château : aussi ne veut-elle plus le quitter pendant la nuit et renonce-t-elle à coucher dans son petit domaine : elle n'y couchera jamais ! C'est derrière son rideau de tilleuls que la Princesse verra passer sans cesse le flot des députés avec leurs amis et, le lendemain de son anniversaire, 4 mai 1789, la Princesse tiendra sa place dans la belle Procession des États Généraux.



Premier portrait de
Madame Elisabeth à 3 ou 4 ans.



Madame Elisabeth à 17 ou 18 ans.



Madame Elisabeth à 5 ou 6 ans.



Madame Elisabeth à 25 ou 26 ans.

Chapitre Cinquième

Les débuts de la Révolution

L'heure des grandes épreuves va sonner. Avant de les vivre avec Madame Elisabeth, il faut redire et admirer les qualités de Chef d'Etat de la jeune Princesse de 25 ans, et sa sainteté qui s'affirme dans le malheur. Madame Elisabeth a toujours montré courage et décision, de plus, tout au long de sa vie, elle fait preuve d'une remarquable clairvoyance : avant le Roi, avant la Reine, elle voit, elle comprend, elle devine mais cette lucidité ne la conduit nullement au désespoir car Elisabeth met toute sa confiance dans la Providence de Dieu. Toutes ses lettres le disent et aussi tous les témoignages de ceux qui la connaissent. A ses amies, elle écrira : "Je ne regarde ni en avant, ni en arrière : je regarde en Haut. Que l'idée de l'éternité devient douce lorsque l'on peut dire : j'ai vécu toute ma vie pour Dieu", et encore : "Allons à Dieu tout simplement. Que la Foi nous fasse voir qu'Il n'abandonne jamais ses enfants". "Dieu est mon seul guide, mon seul conseil, que pourrai-je désirer davantage ? Il faut s'abandonner à la Providence".

Comment Elisabeth met-elle en pratique ses croyances, comment cette jeune femme dont la vie semblait tracée, calme et heureuse, à la Cour de France va-t-elle se comporter devant des événements imprévisibles et bouleversants, devant des épreuves si cruelles, devant la mort sur l'échafaud, à 30 ans ? Le déroulement des événements révélera la valeur exceptionnelle de la jeune Princesse : sa haute vertu morale et sa piété sont déjà connues de tous.

Elisabeth va suivre et comprendre avec une remarquable clairvoyance les signes avant-coureurs de la Révolution et, comme Jeanne d'Arc, elle veut lutter : "Mourir en combattant, c'est ma

devise, s'écrie-t-elle ; gouverner, c'est le métier de Roi qui, de par Dieu, en a reçu la charge". Le lendemain du superbe défilé des Etats Généraux, Elisabeth tient de nouveau sa place à l'ouverture des Etats mais elle sent qu'un conflit va éclater. Le 11 juin, pour la dernière fois, la famille royale prend part à la Procession de la Fête Dieu mais le 20 juin, c'est le Serment du Jeu de Paume, le 14 juillet, la Prise de la Bastille et la sœur du roi comprend que, si Louis XVI est encore aimé, il n'est déjà plus respecté.

C'est à cette époque qu'Elisabeth écrit : "Les députés victimes de leurs passions, de leur faiblesse ou de la séduction, courent à leur ruine, à celle du Trône et de tout le royaume. Si, dans ce moment, le roi n'a pas la sévérité nécessaire, tout est perdu". Elisabeth admire la droiture et la bonté de Louis XVI mais elle craint qu'il ne soit pas l'homme de la situation. "Mon frère est le meilleur des hommes, écrit-elle, il a de bonnes intentions mais, parfois, on ne comprend pas sa façon d'agir". Quant aux députés des Etats-Généraux, la Princesse trouve "qu'ils font des arrêtés qui n'ont pas le sens commun !"

Le fameux Banquet des Gardes du Corps, 1er octobre 1789, remplit de joie le cœur de la Reine mais Elisabeth n'y assiste pas et dira le lendemain, toujours avec la même clairvoyance : "Pourvu que le peuple de Paris ne réponde pas à ces cris et à ces vivats par des injures !" Une crainte prophétique ...

Le 5 octobre 1789, c'est Elisabeth qui va prévenir, au château, de l'arrivée des femmes de Paris, c'est elle qui fait avertir le Roi, à la chasse, et la reine, à Trianon, c'est elle qui donne à Louis XVI des conseils virils de résistance mais le roi ne veut pas voir couler le sang français ; et c'est encore Elisabeth qui soutient avec énergie le conseil du Ministre Saint-Priest : partir pour Rambouillet où se trouvent des troupes. Le départ pour Paris est ordonné par le Roi et la Princesse l'accepte sans hésiter mais elle sait parfaitement que la famille royale y sera prisonnière ...

En passant devant Montreuil, Louis XVI se penche vers sa sœur : "Vous saluez Montreuil, Elisabeth ?" "Non, sire, je lui dis adieu". Elle n'y reviendra jamais, elle l'a compris tout de suite et, peu après, elle écrira à une amie : "Tu crains la guerre civile : moi, je la trouve et je la regarde comme nécessaire. Je crois qu'elle existe déjà parceque, toutes les fois que le parti le plus faible n'obtient la vie sauve qu'en se laissant dépouiller, il est impossible de ne pas appeler cela guerre civile. L'anarchie ne pourra finir sans cela et plus on retardera, plus il y aura de sang répandu". Elisabeth voit la situation en homme d'état.

Chapitre Sixième

Les Tuileries

*E*t l'on s'installe aux Tuileries. La jeune Princesse veut être renseignée et elle se met à lire les pamphlets et les journaux : "Pour bien réfuter, il faut savoir ce qu'on vous reproche" dit-elle. Et, avec son énergie ordinaire, elle ajoute : "On se laisse mener par une fatalité qu'un peu de poigne pourrait secouer !" La Princesse répétait souvent : "Dieu merci, ce n'est pas moi qui gouverne !" Peut-être faut-il parfois le regretter ...

Elisabeth se promène dans Paris "tant qu'elle peut" mais un garde la suit partout : le Roi et le Reine, eux aussi, sont toujours accompagnés de grenadiers de la milice. Chaque jour apporte un nouveau drame : le 19 janvier 1790, on pend le Marquis de Favras et Madame Elisabeth s'écrie : "Je souhaite que son sang ne retombe pas sur ses juges !" Le 4 février 1790, le Roi vient à l'Assemblée et prône l'union nationale et Elisabeth : "Je suis désolée de la dernière démarche du Roi ; cela le met à la tête de la Révolution et lui ôte le peu de couronne qu'il a sur la tête !"

Elisabeth pourra passer quelque temps à St-Cloud, avec la famille royale, retourner à St-Cyr, voir de loin le Parc de Versailles. A cette époque, la Princesse écrit la formule d'un vœu au Cœur Immaculé de Marie pour obtenir la conservation de la religion en France. Elle y associe ses amies et forme un groupe de prières et de sacrifices ; le symbole de ce vœu, ce sera un double cœur, de l'or le plus pur, le cœur de Jésus joint au cœur de Marie, que la Princesse offre à la Cathédrale de Chartres où nous pouvons toujours les admirer.

Les "dames pour accompagner" quittent, une à une, la France et la Princesse remet à son amie Raigecourt un acte de consécration

et son testament scellé : "Quand je ne serai plus, tu le remettras à destination".

Le serment civique imposé aux prêtres sera le plus grand chagrin d'Elisabeth : elle supplie le Roi de ne pas sanctionner ce décret et le Roi hésite longtemps ; mais il signe le 26 décembre 1790 et la Princesse en est très profondément émue : "Dieu nous réservait de coup !" et elle écrira en janvier 1791 : "Ayez la bonté de prier pour moi ; hier, on s'est jeté des chaises à la tête à St-Sulpice et à St-Roch". Mais elle ne se prive pas d'ironiser : "L'Assemblée tourve tant de charme à la liberté qu'elle la garde pour elle toute seule !"

Le départ de France des Mesdames Tantes est décidé mais Elisabeth refuse de le accompagner à Rome d'où Madame Adélaïde écrira, non sans esprit : "Depuis que nous étions libres, nous n'osions plus écrire ni parler ! Dieu merci, nous avons retrouve l'esclavage" La Princesse, elle, avec une vraie douleur : "Ne sens-tu pas que c'est dans le moment où la religion est en danger que l'on en sent le mieux le prix ?" Et, elle ajoute : "J'aurais dû me piquer de dévotion aujourd'hui pour un peu réparer tout ce qu'on fait contre Dieu. Ne v'la-t-il pas qu'au lieu de cela, j'ai été pis qu'une bûche ? Je ne sais pas comment le Bon Dieu fera pour me sauver . ?" Toujours cette délicieuse simplicité.

La persécution religieuse commence très vite et le voyage vers Montmédy, où se trouve le Général Bouillé, est décidé par le Roi qui espère reprendre, loin de Paris, la réalité du pouvoir. On n'avertit la Princesse que le jour même du départ : son bon sens aurait peut-être vu le danger de ce voyage qui se terminera à Varennes par un échec. Et, toujours clairvoyante, Elisabeth dira en descendant de la berline : "Nous sommes perdus" alors que le Roi et la Reine ont encore l'espoir de repartir vers Montmédy ; mais la Princesse garde tout son calme et, plus tard, un témoin dira au Général Bouillé : "La fermeté et la présence d'esprit de Madame Elisabeth, à Varennes, se soutenaient d'une manière digne d'admiration".

Pendant le terrible retour à Paris, Elisabeth saura parler de la Révolution avec tant de modération et d'intelligence qu'elle changera les opinions du Député Barnave : "Egaré par un amour excessif de la liberté, vous n'avez calculé que ses avantages, lui dit Elisabeth, sans penser aux désordres qui pouvaient l'accompagner. Vos premiers succès vous ont enivré, vous avez oublié que le bien s'opère lentement ..."

Et la famille royale revient aux Tuileries, le 25 juin 1791 ; seule, la Princesse n'est pas prisonnière mais elle ne veut pas profiter d'une liberté dont les siens sont privés.

"La famille des cochons est remise à l'étable", peut-on lire sur les murs de Paris.

De ces heures de cauchemar, Elisabeth dira simplement : "J'ai été bien malheureuse, je le suis moins. Priez pour moi mais surtout pour ceux qui seront peut-être les victimes de tout ceci" et elle ajoute, avec son jugement très sûr : "La Prusse et l'Angleterre me font une peur affreuse ! Heureux celui qui, tenant toujours son âme entre ses mains, ne voit que Dieu et l'éternité !"

La confiance et l'affection de Madame Elisabeth envers son frère, le Comte d'Artois, ne changeront pas mais elle recommande toujours à ce Prince émigré, la soumission aux ordres du Roi, ce qui prouve que la Princesse ne fut jamais du parti des émigrés, hostiles à Louis XVI, dont elle dit : "Les Français qui se sont retirés dans les pays étrangers sont, pour la plupart, bien exagérés. Dieu seul peut sauver la France".

La Reine comprend mal la position de la Princesse : "Ma sœur est dominée par ses frères du dehors" dit-elle mais, elle aussi, met son espoir dans sa famille : toutes deux se tromperont, ni les émigrés, ni les Autrichiens ne pourront ou ne feront rien mais, en fait, dans ces mois terribles, personne ne sait à quoi on en est et la Princesse a raison d'écrire : "Nous ressemblons fort à la Tour de Babel !"

Un terme fort exact pour exprimer le désarroi des amis du Roi mais quand le Général La Fayette essaiera de sauver la famille royale, c'est Elisabeth qui voit le plus clair quand elle affirme qu'il faut oublier le passé et faire confiance à un homme qui peut encore agir.

Personne ne sauvera le Roi. Après la journée manquée du 20 juin 1792, la Commune et les "patriotes" réussiront la journée du 10 août et le Trône sera renversé ; pendant ces deux journées d'émeute, le courage et le calme d'Elisabeth se revèlent si bien qu'une femme de la Halle dira, le soir du 20 juin : "Il n'y avait rien à faire aujourd'hui ; leur Sainte-Geneviève était là !" Elisabeth, en effet, n'a pas quitté son frère un instant, disant seulement aux émeutiers, pleins de rage et armés de pique : "Respectez votre Roi" et à la Reine, quand elle peut la rejoindre : "Il n'est rien arrivé au Roi, il a montré le plus grand courage". Emus de tout ce que leur sœur a fait pour eux durant ces heures d'angoisse, le Roi et la Reine embrassent Madame Elisabeth et la remercient : les divergences politiques sont bien oubliées !

Il faudrait quitter Paris. La Princesse le sait et elle encourage toutes les tentatives de départ en ce mois de juillet 1792 mais la famille royale ne partira pas : "Je ne puis croire que tout soit désespéré, écrit Elisabeth à son confesseur, et Dieu m'a fait la grâce de me conserver la gaieté !" C'est elle qui fait rechercher et récompenser les Grenadiers fidèles au Roi.

Voici l'arrivée des Fédérés à Paris, les bagarres dans les rues et puis le fameux Manifeste de Brunswick. La bataille se prépare et, dans la nuit du 9 au 10 août, le tocsin sonne à toutes les églises. Avant même l'attaque du château, le Procureur Syndic Rœderer persuade le Roi de partir à l'Assemblée et Elisabeth se prépare à suivre son frère. Alors Louis XVI se tourne vers elle : "Vous n'êtes pas accusée ici, Elisabeth, vous êtes libre de vous retirer". "Jamais, ma place est auprès de vous" et, comme les Souverains, la Princesse sera enfermée dans la loge du Logographe, couchera dans une cellule des Feuillants et partira vers le Temple, le 13 août 1792.

Aux Tuileries, on retrouvera un portefeuille de maroquin bleu : il contient un grand nombre de prières, écrites de la main de Madame Elisabeth, composées ou récitées par elle. Et pendant une perquisition faite au Temple, les Commissaires trouveront une image du Sacré Cœur et un livre de prières de la Princesse avec une feuille "Consécration de la France au Sacré Cœur" de la main d'Elisabeth.

Parmi ces prières, la plus connue est celle que Madame Elisabeth récite chaque jour : "Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu, je ne sais ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'avez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute Eternité ..."

Elle est extraite du "Parfait adorateur du Sacré Cœur de Jésus" mais on ne la connaît que sous le nom de "Prière de Madame Elisabeth ..."

Chapitre Septième

Le Temple

Elisabeth racontait souvent que, petite fille, elle rencontra une pauvre en haillons. Celle-ci lui demanda l'aumône et la fillette lui donna sa bourse, en souriant. Alors la mendicante : "Voulez-vous me montrer votre main ? J'ai reçu le don de lire l'avenir, je vous annoncerai du bonheur". Elisabeth tend sa main et la femme l'examine longuement, et puis elle dit : "Je ne vois rien, tout est voilé" et elle rougit.

Alors Elisabeth : "Comment ? Vous ne voulez pas me dire que je serai heureuse, que je me marierai et que j'aurai beaucoup d'enfants ?" "Hélas, non, ma petite demoiselle, pas de mariage, pas de bonheur". Ainsi cette pauvre femme avait vu le destin d'Elisabeth et la jeune Princesse n'oublia jamais cette étrange prédiction ...

Les malheurs, les grands malheurs vont commencer avec le départ pour le Temple, 13 août 1792. La famille royale est enfermée dans la Petite Tour, d'où l'on a chassé l'Archiviste Barthélémy, et Elisabeth doit se contenter d'une cuisine repoussante de saleté ; mais la Princesse, sans se plaindre, organise aussitôt sa vie de captive. Plus de lettres mais quelques lectures et la présence des serviteurs et amis qui ont accompagné la famille royale ; ceux-ci partiront dès le 19 août et seul, le valet Cléry restera jusqu'à la mort du Roi.

Les massacres de septembre bouleverseront les souverains et la Princesse : tous entendront bientôt la proclamation de la République et l'abolition de la Monarchie. Elisabeth garde son calme et aussi sa perspicacité. "La petite sœur, écrit Prudhomme en parlant d'elle, joue de la prune avec un art infini ; ses yeux

de lynx lisent dans la pensée, pénètrent au fond de l'âme et on est tout étonné et confus de se voir deviné à l'instant qu'on y pense le moins". Quel aveu !

C'est Madame Elisabeth qui met au point un code de signaux : ils permettront aux prisonniers d'être renseignés par le valet Cléry et le cuisinier Turgy car une captivité plus dure a commencé avec le transfert des captifs dans la Grosse Tour. Les Princesses sont séparées du Roi et elles n'ont presque plus de nouvelles de l'extérieur mais Elisabeth réussit à faire parvenir de courtes missives à son confesseur, l'Abbé de Firmont.

Voici le mois de novembre et ses frimas, la grippe frappe la famille royale et le mois de décembre voit s'ouvrir le procès du roi : on sépare tout à fait Louis XVI de sa famille mais Elisabeth lui fait passer chaque jour une lettre par les fenêtres à l'aide d'une ficelle et nous connaissons une de ces lettres, pleine de tendresse : "Si près de vous, mon frère, et en être séparée plus que si les mers étaient entre nous ! Ne pouvoir pas entendre le son de votre voix ! ... La Reine conserve toujours des espérances que je crois bien être des illusions. Pour moi, je ne vis que pour vous aimer. Puis-je encore vous le dire ?"

L'affection, la confiance qui existent entre le frère et la sœur se montrent encore dans cette phrase du testament de Louis XVI : "Je prie ma sœur de vouloir bien continuer sa tendresse envers mes enfants et de leur tenir lieu de mère s'ils avaient le malheur de perdre la leur".

Cléry nous donne encore une preuve de la clairvoyance de la Princesse : "Le Roi mourra, dit-elle à Cléry, victime de sa bonté et de son amour pour le peuple au bonheur duquel il n'a cessé de travailler" et elle ajoute, tristement : "Je n'ai aucun espoir que le Roi soit sauvé".

Le Roi mourra, en effet, après avoir revu sa famille la veille de sa mort et c'est le livre de messe d'Elisabeth que l'on vient chercher pour permettre à l'Abbé Edgeworth de Firmont d'officier chez

Louis XVI.

Après le 21 janvier 1793, les Princesses, au 3e étage du Donjon, continuent à s'occuper des enfants et elles ont l'espoir d'une évasion grâce au Municipal Toulan et, peu après, au Baron de Batz mais ces deux projets sont manqués ; ils seront suivis de la douloureuse séparation du petit Louis Charles d'avec sa famille. La Princesse essaye de consoler le désespoir de la Reine et elle lui dit doucement : "Ne demandons pas à Dieu pourquoi Il nous châtie. Il le sait, Lui, et cela suffit".

Bientôt les deux belles-sœurs, si proches à présent, seront séparées et Marie Antoinette partira, avec courage, pour la Conciergerie. Madame Elisabeth demande, en vain, à partager la prison de la Reine et elle restera seule avec la jeune Marie Thérèse dont elle s'occupe sans cesse.

Le 7 octobre 1793, on les fera descendre, séparément, pour l'interrogatoire du petit Roi qui accuse d'inceste sa mère et sa tante. La Princesse est douloureusement émue en lisant le procès-verbal de son jeune neveu : "Une pareille infamie est trop au-dessous de moi pour y répondre" dit-elle à Chaumette. Je crois être par ma conduite au-dessus de tout soupçon".

Madame Elisabeth ne lira pas l'admirable lettre que lui écrit la Reine, le 16 octobre 1793, au petit matin. Elle ignorera l'exécution de Marie Antoinette et, pendant tout l'hiver, elle continue à s'occuper de Marie Thérèse dans cette sinistre prison où elles manquent, peu à peu, de tout. De mauvaises chandelles, une vaisselle grossière, un plat unique, des draps sales et les Princesses doivent de servir elles-mêmes. "Si elles ont besoin de quelque service, elles n'ont qu'à s'adresser aux geôliers". "Vous pouvez bien laver votre linge vous-mêmes" leur dit un gardien.

Elisabeth s'efforce de donner à sa jeune nièce des habitudes et des conseils qui lui permettront de vivre seule : depuis longtemps, la Princesse sait qu'on la fera mourir et elle s'y prépare.

Chapitre Huitième

La mort de Madame Elisabeth

"C'est, de tous leurs crimes le plus inexpiable, dira plus tard Louis XVIII". Mais Elisabeth avait, d'avance, accepté la souffrance et la mort puisque elle écrivait à son confesseur : "L'avenir paraît un gouffre d'où l'on ne peut sortir que par un miracle de la Providence, et le méritons-nous ? - Tout le monde souffre mais nul ne fait pénitence, on ne retourne point son cœur vers Dieu. Moi-même combien de reproches n'ai-je pas à me faire ?"

La Terreur veut supprimer Madame Elisabeth et le 9 mai 1794, on frappe à sa porte : "Citoyenne, veux-tu bien descendre ?" "Je vais remonter, dit Elisabeth à sa nièce" "Non, tu ne remonteras pas. Prends ton bonnet, citoyenne, et descends" "Espère toujours en Dieu, murmure la Princesse à la jeune fille".

Le premier interrogatoire a lieu à 10 heures du soir ; Elisabeth répond calmement et courageusement. Et puis, elle passe la nuit dans un cachot, au premier étage de la Conciergerie, sur la Cour des Femmes. Philippe Egalité y avait couché aussi ... Deuxième interrogatoire, le matin du 10 mai. Elisabeth, tout de blanc vêtue, est assise en haut des gradins : c'est là que son avocat Chauveau-Lagarde l'aperçoit.

Lecture de l'acte d'accusation. Fouquier-Tinville se lève : "Elisabeth a partagé tous les crimes de Capet et de la Messaline Antoinette, elle a coopéré à tous les complots formés par ses infâmes frères et par la scélérate et impudique Antoinette". On interroge de nouveau la Princesse qui répond seulement : "Tous ces faits, qui me sont imputés, sont autant d'indignités dont je suis loin de m'être souillée". Et l'avocat Chauveau-Lagarde : "La citoyenne qui a été à la Cour de France le plus parfait modèle de toutes les vertus, ne peut être l'ennemie des Français".

A l'unanimité, le Tribunal condamne : "Elisabeth Capet, sœur de Louis Capet, dernier tyran des Français, à la peine de mort. La jugement sera exécuté dans les 24 heures, sur la Place de la Révolution". Elisabeth reste impassible et Fouquier-Tinville, au juge Gabriel Deliège : "Il faut avouer qu'elle n'a pas poussé une plainte !"

La file des vingt quatre condamnés quitte la salle et Elisabeth demande le secours d'un prêtre mais Fouquier-Tinville : "Bah, bah, elle mourra bien sans la bénédiction d'un capucin !" Mais l'Histoire sait que l'Abbé Magnin, qui a confessé Marie Antoinette, donnera à la Princesse une dernière absolution ...

C'est par l'une des Dames de la "Fournée" que la Princesse saura l'exécution de la reine ; tous les condamnés se groupent autour de Madame Elisabeth, comme autour d'un souverain, et elle leur dit : "On n'exige point de nous, comme les anciens martyrs, le sacrifice de nos croyances : on ne nous demande que l'abandon de notre misérable vie. Faisons à Dieu ce faible sacrifice avec résignation". La "toilette" des condamnés s'achève, les cheveux sont coupés, les charrettes roulent dans la Cour de Mai. Les rues sont remplies d'une foule silencieuse : "C'est bien elle" et on regarde avec respect la silhouette blanche de la jeune Princesse, un mouchoir sur la tête, un fichu de mousseline sur les épaules : "Le peuple l'admira et ne l'insulta point" dira le Municipal Moëlle qui a suivi les charrettes.

Elisabeth descend la première et se tourne vers ses compagnons en souriant : "Nous allons tous nous retrouver au ciel !" Assise sur le banc, dos à l'échafaud, elle sera appelée la dernière. Toutes les Dames demandent à l'embrasser, tous les hommes saluent la fille de leurs rois. La Princesse récite à haute voix le De Profundis et, à l'Abbé Chambertrand, le prêtre qui sera exécuté avant elle, Elisabeth murmure : "Courage et Foi dans la miséricorde de Dieu".

Un dernier appel : "Elisabeth Capet". La Princesse se lève, sans hésiter, gravit l'échelle d'un pas ferme et on l'attache à la

planche ; mais son fichu de mousseline glisse et les assistants proches peuvent voir une médaille de la Sainte-Vierge et un petit portefeuille suspendus à son cou. "Au nom de votre mère, monsieur, couvrez-moi". L'aide bourreau remet le fichu ... Toutes les relations et les Mémoires du temps s'accordent à dire qu'à l'instant où elle reçut le coup fatal une odeur de rose se répandit sur la place ...

Et la charrette part vers l'Enclos du Christ, rue des Errancis, près de notre Parc Monceau.

Au greffe, le commis de l'exécution porte ce qu'il a trouvé dans les poches de la Princesse : "Un crucifix enfermé dans un médaillon en verre, un cachet représentant les armes de France et de Navarre, une médaille d'argent représentant une immaculée conception de la ci-devant Vierge ..."

10 mai 1794. Un an se passe et le 7 mai 1795 tombaient les têtes de Fouquier-Tinville et du juge Gabriel Deliège ...

Et en conclusion

Plusieurs mois après, quand la nouvelle de l'exécution de la Princesse parvint à Montreuil, Louison, la petite fille guérie par Elisabeth et devenue sa femme de chambre ,allait s'asseoir, le soir venu, dans le Jardin de Montreuil, en pleurant sa chère Princesse. Un soir, elle vit venir à elle une belle dame, tout de blanc vêtue, ; un voile lui cachait le visage. Elle s'approche de Louison et lève son voile : "Chère petite Louise, dit-elle, je ne t'oublie pas, je veille sur toi, aime-moi bien toujours" et l'apparition s'évanouit.

Louise resta saisie, c'était sa chère Princesse. Elle raconta à son mari, et puis à un prêtre, ce qu'elle venait de voir et ne varia jamais dans son récit qui est consigné aux Archives de l'Evêché de Versailles.

Madame Elisabeth s'est toujours penchée sur ceux qui souffrent : elle est revenue consoler sa chère Louison.

Prière récitée par Madame Elisabeth à la prison du Temple

Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. Cela me suffit. J'adore vos desseins éternels et impénétrables ; je m'y sou mets de tout mon cœur. Je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout et j'unis ce sacrifice à celui de mon divin Sauveur. Je vous demande, en son nom et par ses mérites infinis, la patience dans mes peines et la parfaite soumission qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez.